

GABRIEL AUDISIO

**RECEPTION**  
**A**  
**L'ACADÉMIE DE NIMES**

Discours de bienvenue  
du Docteur Paul MAUBON,  
Président de l'Académie.

Remerciements de M. Gabriel AUDISIO  
et éloge de son prédécesseur  
M. Jacques LARMAT

4 décembre 1998

## *RECEPTION DE M. GABRIEL AUDISIO*

par le docteur Paul MAUBON

Monsieur,

L'Académie de Nîmes, qui vous accueille, est une vieille dame, qui sait être très gaie. Elle sait, montrer sa joie, quand elle a le plaisir de voir sa famille s'agrandir, applaudir lorsque l'enfant paraît, et ce d'autant plus qu'elle n'a aucun souci à se faire quant à l'avenir de son dernier venu.

En effet, Gabriel Audisio, vous réalisez une très brillante carrière, et l'hôte devrait s'effacer devant celui qu'il reçoit. Mais l'usage, qui règne dans notre Académie veut que je vous présente ; il crée par là une situation un rien facétieuse. En effet, un piètre historien, avec Mallet-Isaac pour tout bagage, doit présenter un historien illustre :

- *Professeur à l'université de Provence, d'histoire moderne (celle qui va de la découverte de l'Amérique à la Révolution).*

- *Spécialiste du seizième siècle.*

- *Spécialiste d'histoire religieuse et j'ajouterai, volontiers après la lecture de votre ouvrage « Les paysans », spécialiste d'histoire rurale.*

Tant de spécialités font de vous un généraliste.

De cette brillante carrière, quelques éclats, quelques éclairs, reviennent de droit à votre mère, que nous avons l'honneur de saluer ce soir parmi nous. Des fonts baptismaux sur lesquels elle vous tint en 1942 jusqu'à ce fauteuil, elle a toujours su vous accompagner pour faire fructifier vos talents, sachant proposer sans jamais imposer. Et si votre fauteuil pouvait se transformer en ce siège à deux places, du second empire, que l'on appelle confident, elle y aurait sa place.

Votre père était boulanger. Noble métier ! Faire le pain, pétrir la pâte, c'est ennoblir de ses mains le fruit de la terre à force de travail. Dans les années 1942 et suivantes, c'est faire aussi que le cortex et les neurones du petit Gabriel, n'aient pas à souffrir des restrictions.

D'origine piémontaise, vos parents se sont installés à Marseille, et vous ont élevé dans un contexte familial chaleureux, construit sur les valeurs apportées du Piémont : « Tel le nid, tel l'oiseau ; telle la famille, tel l'homme » selon Michèle!

Il s'agissait d'une de ces migrations que la plupart de nos familles ont connues, depuis les Alpes vers la Provence, du Vivarais sur le bas Rhône, de Margeride et Gévaudan, vers le Gard, du Rouergue sur l'Hérault.

Viennent les études à Marseille dans un collège religieux, puis à la faculté d'Aix, et le service militaire.

Ce départ pour l'armée, à Belfort d'abord, dût être pour vous un cruel changement de régime climatique et diététique si on en juge par les exceptionnelles qualités de cuisinière de votre mère ; finis les gnocchis et pizzas dont vos amis parlent encore avec des superlatifs plein la bouche !...

Mais enfin vous avez la satisfaction de pouvoir éduquer les jeunes soldats, parmi lesquels vous réalisez vos premières enquêtes, dans ce souci très scientifique, qui vous suivra toute votre vie, de fonder votre raisonnement sur des bases chiffrées, irréfutables.

De cette période d'éducateur, à l'armée, près de Clermont-Ferrand, il vous restera un goût amer, qui, le jour de votre libération, vous conduira à dire au colonel de Boissieu, le gendre de De Gaulle : « Armée et éducation sont antinomiques. »

Vous êtes même prêt à écrire un pamphlet contre les écoles primaires militaires, où les parents se débarrassent de leurs enfants, soumis à un régime que vous jugez trop spartiate.

Déjà une aptitude à la révolte, une manifestation de votre indépendance d'esprit !

A la reprise de vos études, à Clermont-Ferrand, vous hésitez quant à la discipline à choisir :

- Histoire ?
- Philosophie ?
- Lettres ?

Vous optez pour l'histoire. Par prudence, me direz-vous, car vous pressentez que cette science est assez vaste pour y choisir votre domaine ; et peut-être aussi, suivant le conseil que Pierre Desproges dit tenir d'un certain Fucins : « Le passé étant beaucoup moins incertain que le futur, le sage sera fort avisé de se plonger dans l'histoire plutôt que de patauger dans l'avenir. »

C'est le bon choix, si l'on en croit votre compatriote Thiers pour qui « de toutes les productions de l'esprit, la plus pure, la plus chaste, la plus sévère, la plus haute et la plus humble à la fois, c'est l'histoire » !

Vous aurez comme maître un Nîmois, Albert Soboul, spécialiste de la Révolution française, obtiendrez votre licence, votre maîtrise, avec comme sujet « La révolte des Tuchins en Auvergne au 14<sup>e</sup> siècle. »

Alors mai 68 vint.

Sans engagement politique marqué, ni trotskyste ni maoïste, considéré comme un sage par vos condisciples, vous allez jouer un rôle, dans les événements d'alors. Vous prenez l'initiative avec Michel Serre, professeur de philosophie et écrivain, de convoquer à Clermont-Ferrand, « les Etats généraux » des facultés de Lettres.

Dans les délégations venues de la France entière et composées de deux enseignants et de deux étudiants, on notera la présence de Mme Saunier-Seité, future secrétaire d'Etat aux Universités et première femme doyenne de Faculté puis ministre de la famille. Il s'agissait certes de contestation des méthodes de l'enseignement supérieur, de suppression du mandarinate, mais surtout de mise en commun des idées pour réformer cet enseignement. Vaste programme !

Vous avez laissé des traces à Clermont, et l'on vous a récemment invité à une émission télévisée sur mai 1968. C'était votre époque soixante huitard modéré !

L'année suivante, 1969 sera pour vous mémorable :

- Participation à la gestion de la faculté de lettres dans une équipe de trois enseignants et neuf étudiants.
- Travail à mi-temps.
- Préparation de l'agrégation, passée avec succès, laquelle vous ramène, jeune professeur, à Marseille au lycée Perrier.

Le métier de professeur vous passionne, mais vous n'avez cessé d'en élargir le cadre et menez avec certains de vos collègues, des expériences pédagogiques, basées comme souvent dans votre raisonnement sur un premier constat :

Pour vous « La division traditionnelle en disciplines, finit par modifier la réalité, qui est tronçonnée, découpée à l'usage des élèves. »

D'où l'idée de prendre un objet d'études, que l'on étudie sous toutes ses facettes, de façon synthétique. Les résultats, qui ont requis cinq années de travaux, seront publiés sous le titre *Interdisciplinarité, une expérience*.

Puis vient une ébauche de thèse sur « Les révoltes populaires à la fin du Moyen Age ». Les révoltes sont votre sujet de prédilection. Cependant, à votre grand regret, ce travail ne pourra être mené à son terme.

De fait c'est le 16<sup>e</sup> siècle qui vous intéresse surtout ; celui de l'humanisme, de la Réforme, de la Renaissance ; mais les écritures de l'époque sont difficiles à déchiffrer. Qu'à cela ne tienne ! Vous étudiez la paléographie, jusqu'à en devenir un spécialiste, science qui vous sera très utile, lors de vos recherches sur les vaudois. La paléographie sera mise à la portée de vos élèves et des généalogistes, par la publication de votre ouvrage « Lire le français d'hier » manuel de paléographie moderne, fruit de la collaboration avec l'une de vos collègues archiviste-paléographe.

Les débuts de votre étude sur les vaudois, seront centrés sur le Luberon, où vous possédez une bergerie, et retrouvez vos racines nées dans le Piémont, où vous passiez vos vacances, et dont vous parlez le dialecte.

La migration des vaudois, chrétiens ayant pour seule doctrine l'Évangile, prédicateurs obstinés, empiétant par là sur les prérogatives d'un clergé alors tout puissant, et finalement condamnés comme hérétiques, fera le sujet de la thèse soutenue en 1984 sur « Les vaudois du Luberon », comme une réponse à la question préalable que vous vous posiez : « Comment peut-on détecter des clandestins ? » par définition cachés.

Dans ce but vous avez étudié tous les actes notariés, afin de pouvoir dire, comme le recommande Fustel de Coulanges, non seulement quelles choses sont dans les textes, mais encore celles qui n'y sont pas.

Après douze ans de travail, et la mise sur ordinateur de dix critères d'identification, vous pouvez conclure :

« On ne peut jamais cacher totalement ce que l'on est profondément. La religion se traduit, se trahit dans les faits de tous les jours. »

D'autres publications suivront :

- L'une, épuisée, sur un procès d'Inquisition.
- L'histoire de l'exécution de Cabrières et de Mérindol.

Un procès-verbal d'un massacre.

Tous ces travaux concourront à l'élaboration de votre ouvrage : *Les Vaudois. Histoire d'une dissidence, 12<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> siècle*. Cet ouvrage a été édité en 1989, mais non distribué donc méconnu, par la faute de l'éditeur, représentant d'une profession avec laquelle je crois savoir que vous avez eu quelquefois maille à partir, en matière de référence quant à l'orthographe notamment.

Mais ce livre a eu sa revanche. Traduit en allemand et bientôt en anglais, il a été distingué par l'Académie des sciences morales et politiques, qui vous a décerné, ces jours-ci, le prix DROIN de LHUYS.

Toutes nos félicitations et un petit merci pour le Nîmois Guizot, fondateur de l'Académie qui vous couronne et qui était, comme vous, professeur d'université d'histoire moderne.

Mais les lauriers de la renommée, vous les aviez déjà reçus, avec la parution de votre diptyque sur « Les Français d'hier », dont le premier volet traite des paysans et le second des croyants, du 15<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle. Cette véritable somme part encore d'un constat chiffré, à savoir l'ignorance actuelle des étudiants dans les domaines de la ruralité et de la religion. Renan constatait déjà : « C'est une pensée d'une effroyable tristesse, que le peu de traces que laissent après eux les Hommes. »

Ces traces, vous les exhumez et, fort d'une prodigieuse documentation, vous ressuscitez intégralement la vie de ces siècles passés ; vous déroulez votre démonstration sur l'évolution des mentalités rurales et religieuses, jusqu'à un monde qui se meurt.

L'extrapolation de vos idées, à notre 20<sup>e</sup> siècle, ne ferait que confirmer nos conclusions : les paysans n'emblavent plus pour se nourrir, mais prioritairement pour toucher les primes de la Politique Agricole Européenne et Halloween risque de détrôner Toussaint.

Mais s'il est vrai que, lorsque une porte se ferme, une autre s'ouvre, croyons avec Malraux que le siècle prochain sera spirituel ou ne sera pas.

Mais l'élection à l'Académie n'est pas un concours sur titres, aussi remarquables soient-ils puisqu'ils vous ont conduit au professorat d'université en 1969.

Il y faut de la personnalité, et ces qualités que vos parrains ont su déceler en vous, et que soulignait Guizot, je cite : « Le goût désintéressé des plaisirs de l'esprit, et cette promptitude à la sympathie, cette curiosité bienveillante et empressée, ce besoin de mouvement moral et de libre entretien, qui répandent sur les relations sociales, tant de fécondité et de douceur. »

Vos nombreux amis, ici présents en sont le témoignage. A leur intention, et avec l'un de vos amis très chers, vous avez créé, le groupe Agora, amico-touristico-culturel, organisant des sorties en Chine, en Cévennes, dans le marais Poitevin. Vous vous défendez d'être devenu un mandarin, allant jusqu'à vous initier à la Feria, aux bodégas, et aux danses sévillanes. Vous avez le goût du travail en équipe, et tous vos travaux s'inscrivent dans une démarche pédagogique ; vous vous attachez à bien cibler votre public et adaptez votre style à vos lecteurs : érudits, étudiants ou public plus large.

En toute indépendance d'esprit, libre à l'égard de vous-même, vous vous partagez entre la participation à un ouvrage sur la Révocation de l'Edit de Nantes, et une invitation du Vatican à un colloque sur l'Inquisition.

Enfin vous dirigez actuellement un groupe de recherches du CNRS sur les thèmes : « Religion et Identité ; Religion et Pouvoir. »

Ce qui ne vous empêche pas de fréquenter théâtres et salles de concert, de gravir les pentes de l'Oisans, d'aller de colloque en colloque.

Bref on peut dire, avec Vialatte, « Que c'est chez vous que l'on a le plus de chances de vous trouver absent. »

Mais nous espérons tous que vous serez très présent à l'Académie de Nîmes.

On dit que toute Académie est un salon.

Charles Nodier qui tenait Salon, prétendait que l'arrivée d'Alexandre Dumas était une bonne fortune pour lui, en ce qu'il le dispensait de causer.

Vous en êtes une excellente pour moi, car je vous passe la parole.

*DISCOURS DE RECEPTION A L'ACADEMIE DE  
NIMES*

*LE 4 DECEMBRE 1998*

*REPOSE DE M. GABRIEL AUDISIO*

Monsieur le Président,

Permettez-moi de vous remercier des mots aimables que vous avez prononcés pour m'accueillir dans votre Compagnie. Ils m'ont d'autant plus touché que, vous étant parfaitement inconnu, je me demandais comment vous pourriez ne pas vous en tenir à une simple énumération de faits et de publications, en somme une biographie et une bibliographie. Non seulement vous avez su éviter l'inévitable écueil de l'énumération mais votre perspicacité et votre sagacité ont su déceler certains traits de ma personne que, à vrai dire, vous m'avez révélés à moi-même. Ainsi, alors que je ne fais qu'arriver, vous m'avez déjà aidé à progresser sur le chemin du « Gnôti seuton » (Connais-toi toi-même) de Socrate. Voilà qui augure bien d'une cohabitation qui se voudrait aussi une coopération dans cette maison.

Je voudrais également vous remercier, vous, Mesdames et Messieurs les Académiciens, de m'avoir appelé à siéger parmi vous, au sein d'une si ancienne et vénérable société. Aussi ne sais-je toujours pas réellement — et sans doute ne le saurai-je jamais — lesquels de mes mérites ou de mes qualités ont bien pu vous paraître dignes de cet honneur. Je vous crois en effet trop éclairés pour vous fier à je ne sais quels diplômes ou titres.

Ne savons-nous pas, tous, que les véritables qualités d'une personne ne sont pas liées à ces apparences mais ne peuvent être que des valeurs d'humanité ? Aussi n'est-ce pas une décoration que vous m'attribuez et c'est tant mieux car, comme a dit Flaubert, « Si quelqu'un a du mérite, à quoi bon le décorer ? » ; j'y vois plutôt une responsabilité.

Or, étant un inconnu pour la plupart d'entre vous, laissez-moi vous dire combien votre geste m'a étonné. J'avais, je dois le dire, de toute Académie une idée quelque peu étriquée, l'image d'une société relativement repliée sinon sur elle-même du moins sur sa ville d'implantation, dans laquelle nul ne pouvait entrer s'il n'était du terroir. Autant dire que, Marseillais et habitant Nîmes depuis dix ans seulement, non seulement je pensais n'avoir aucune chance mais, tout simplement, c'est une pensée qui ne m'avait jamais effleuré. Or voici que, sur les instances de mon ami Guilhem Fabre et de Mme Christiane Lassalle, vous avez pris la responsabilité de me solliciter. Il me faut vous dire que j'ai hésité, assez longtemps. Si j'ai accepté c'est que votre geste m'a vraiment touché et je tiens à vous le dire.

Ainsi vous avez élu quelqu'un qui non seulement n'est pas Nîmois mais, même pas Languedocien, puisque je viens d'au-delà du Rhône, cette séculaire frontière qui, pour n'être plus aussi infranchissable que jadis n'en demeure pas moins une réelle limite sinon une barrière. Oui, mesdames et messieurs, je suis provençal et rien ne me prédisposait à jamais devenir nîmois si les circonstances de la vie n'en avaient décidé autrement. En effet, Marseillais de résidence et enseignant à Aix-en-Provence, aucune raison ne me poussait à passer le fleuve. Mais j'ai rencontré quelqu'un qui, pour des raisons professionnelles, dut s'installer ici et je fus ainsi entraîné à Nîmes.

La mort, bien trop précoce, a frappé l'an dernier et il m'est à la fois doux et impérieux de rappeler ici la mémoire du docteur Jean-Luc Roumieux, chirurgien au CRHU de Nîmes, à qui je dois mon installation dans cette ville et, par conséquent, ma présence ici aujourd'hui parmi vous. Je m'installai donc à Nîmes en 1988. Aucun d'entre vous n'aura oublié que ce fut l'année même des inondations. Je n'oserai certes pas établir un lien de cause à effet entre les deux faits, surtout au sein d'une savante compagnie qui compte de valeureux esprits scientifiques. Il n'empêche que je me demande parfois - avatar sans doute d'une longue tradition de mentalité magique - si le ciel, déchaînant ainsi ses pluvieuses cataractes, n'entendait pas m'adresser quelque signe prémonitoire... Mais lequel ? Je ne m'accorde évidemment pas une importance telle pour oser envisager que, prévoyant mon entrée parmi vous une décennie avant, les puissances célestes se fussent déchaînées contre cette perspective au demeurant, comme je l'ai dit, nullement prévisible. Car s'il en était ainsi, vous auriez, mesdames et messieurs, en m'élisant, bravé le ciel, ce qu'à Dieu ne plaise !

Pourtant, à la réflexion, ce n'est pas tout à fait impossible. En effet, d'entrée, j'ai été rangé parmi les « sauvages ». Chacun de vous sait - mais pas nécessairement tous les présents à cette séance — que l'Académie de Nîmes comprend trois groupes égaux en nombre : catholiques, protestants et « sauvages », aussi appelés indépendants. C'est une originalité qui, sans être statutaire, est de tradition. Et, en l'occurrence il n'est pas exclu que le ciel en ait pu être blessé. Je dois dire en effet mon étonnement et mon ravissement d'avoir été placé dans ce groupe, avec mon assentiment, puisqu'il m'arrive régulièrement d'être pris tantôt pour un catholique, tantôt pour un protestant, étant reçu, à cause de mon champ de recherche historique, aussi bien au Vatican qu'à la

Société d'Histoire du Protestantisme Français, d'ailleurs malicieusement sise à Paris rue des Saints Pères. De sorte que je me demande ce qui peut le plus irriter la puissance céleste : voir le principe religieux continuer à servir de critère de discrimination dans une Compagnie aussi éclairée qu'une Académie, constater que le groupe dit « sauvage » soit le seul à être défini négativement, c'est-à-dire par opposition aux deux autres, ou encore que ce groupe indépendant puisse réunir aussi bien ceux qui refusent les deux autres idéologies confessionnelles que ceux qui les acceptent toutes deux. Je crois en réalité que votre souci a été plutôt de m'offrir le premier siège disponible et, tout en pensant que j'aurais pu aussi bien siéger au sein de n'importe lequel des trois groupes, il m'est agréable, comme il le serait à tout homme libre je pense, d'être reçu chez des indépendants. Vous comprenez mieux à présent le sentiment de gratitude envers vous qui m'anime et que je tiens à exprimer publiquement. De sorte que je ne sais ce que je dois le plus admirer en vous du courage que vous avez manifesté, de l'esprit d'ouverture dont vous faites preuve ou de la confiance que vous m'accordez.

Il est d'usage, je crois, qu'après avoir exprimé ses remerciements et protesté de ses sentiments de modestie, avant de prononcer l'éloge de son prédécesseur, le récipiendaire évoque quelques-uns de ses intérêts intellectuels, pour se faire mieux connaître de ses confrères. Qu'il me soit donc permis de satisfaire à ce légitime désir de votre part.

Vous savez déjà, mesdames et messieurs, que je suis historien. Durant mes études secondaires, tout en étant un assez bon élève, je n'ai jamais particulièrement aimé l'histoire. Et en première année d'université j'hésitais entre philosophie, lettres classiques et histoire.

Si j'ai finalement opté pour cette dernière discipline c'est parce qu'elle me semblait permettre de s'intéresser à n'importe quel domaine de l'activité humaine. Au départ en effet rien n'est exclu. L'historien peut, à son choix, se pencher sur la civilisation matérielle, les finances, le droit, les relations internationales, le sport, les diverses activités de la campagne ou de la ville, l'art ou la religion, les idées ou les représentations mentales... Bref l'historien souscrit sans hésiter à ce que déclarait l'auteur latin Térence : «Homo sum, humani nihil a me alienum puto» (Je suis homme et j'estime que rien de ce qui regarde l'homme ne m'est étranger). Ainsi, mon choix pour l'histoire fiit un mariage de raison. Et la raison se fit passion, de sorte qu'elle m'anime toujours et me vaut, sans doute, de siéger parmi vous.

Mais l'historien se doit de choisir une spécialité, condition désormais indispensable de la compétence, du moins visée sinon toujours accomplie. Toute recherche historique comporte trois dimensions et doit opter pour un temps, un espace, un thème de recherche. La période sur laquelle j'ai finalement jeté mon dévolu fut la jonction des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, cette limite traditionnelle entre le Moyen Age et les Temps Modernes, la date fatidique de 1492 marquant le début d'une nouvelle ère avec la découverte colombienne des Amériques. Or, dans les années 1970 encore, cette période se trouvait désertée par la recherche historique, du fait même qu'elle constituait une frontière chronologique : les médiévistes ne s'y hasardaient pas ; les modernistes s'en détournaient. Or, à l'évidence, ni le Moyen Age ne s'est arrêté ni les Temps dits Modernes n'ont commencé au matin du 11 octobre 1492, quand le marin de la Pinta, Rodrigo de Triana, incrédule et fou de bonheur, s'écria « Tierra ».

Certes la découverte était grosse de bouleversements à venir, mais qui s'en préoccupait alors ? Qui même en eut seulement conscience ? Je décidai donc de m'intéresser à la période courant de la mi-XV<sup>e</sup> à la mi-XVI<sup>e</sup> siècle pour tenter de saisir le changement dans la continuité.

Le domaine thématique retenu est lié à l'influence qu'eut sur moi Lucien Febvre, le spécialiste du XVI<sup>e</sup> siècle et de l'histoire des mentalités. Il m'a très vite convaincu que, dans cette ancienne société, la religion était si prégnante que non seulement il était, quel que soit le domaine abordé, impossible de l'éviter mais que, sans elle, les comportements de nos prédécesseurs nous étaient incompréhensibles. Il me fallait donc trouver un terrain de recherche en histoire religieuse. Une rencontre fortuite à la Bibliothèque Nationale avec un de mes anciens professeurs de l'Université, Michel Morineau, m'orienta vers les vaudois, dont j'ignorais tout, jusqu'à leur existence. Voilà une dissidence religieuse médiévale qui survécut aux persécutions pendant quelque trois cent cinquante ans pour finalement devenir protestante au XVI<sup>e</sup> siècle. Restait à définir l'espace. Nommé professeur dans un lycée marseillais, j'avais intérêt à retenir un terrain dont les sources ne fussent pas trop éloignées ni trop dispersées, pour d'évidentes raisons de commodité et d'efficacité. Le Luberon s'imposa de lui-même assez rapidement comme zone d'implantation vaudoise, dont les archives se trouvaient principalement à Avignon, Marseille, Aix-en-Provence et, secondairement, à Genève, Turin et Rome, Cambridge et Dublin. Ainsi la décision était prise : ce fut ma thèse sur les Vaudois du Luberon, entreprise sous la direction du regretté et brillant historien, quoique impitoyable, que fut Robert Mandrou, travail qui m'occupait quelque douze années.

Mais une recherche historique de longue haleine n'est jamais le fait du hasard. Elle est toujours signifiante, sans que l'on puisse toujours distinguer les causes qui l'ont déterminée des conséquences qu'elle a entraînées. Dans mon cas elle dénote certainement une attention aux minorités, à la différence, à la dissidence, à l'exclusion, attention fondée sur deux a priori méthodologiques : le premier est qu'un individu comme un groupe ne peut jamais totalement dissimuler ce qu'il est réellement ; le second est qu'une société, ainsi que ses valeurs, se révèle, comme en creux ou en négatif, par les minorités qu'elle crée et qu'elle tente d'éliminer à la fois. Peut-être trouverez-vous ainsi, Mesdames et Messieurs, confirmation de ma satisfaction d'être parmi vous désormais : parce que je participe, au sein de votre Compagnie, à un groupe doublement minoritaire, par le nombre (un tiers) aussi bien que par le qualificatif dépréciatif, et aussi parce que l'Académie, sans doute à plus d'un titre, constitue elle-même une minorité.

Pourtant mon itinéraire intellectuel ne se résume pas à la recherche historique. Je suis également professeur, c'est-à-dire enseignant. J'ai toujours pensé, en accord avec l'illustre médiéviste Marc Bloch, que la recherche historique n'était achevée qu'avec la publication, c'est-à-dire avec la livraison des résultats au public. Si l'historien doit se préoccuper de cette communication, combien plus l'enseignant. C'est pourquoi je pense n'avoir jamais négligé cet aspect soit dans mon enseignement proprement dit, au lycée comme à l'Université, soit ailleurs : associations culturelles, conférences, expositions, articles, toutes activités que je conçois comme un prolongement professionnel. En un mot je crois à la vulgarisation et je ne partage pas l'avis de ceux qui pensent atteindre la profondeur en cultivant l'obscurité voire la confusion.

C'est pourquoi, de ce point de vue également, je me réjouis d'être parmi vous car, trop spécialisé, je vais pouvoir m'enrichir dans des domaines qui me sont étrangers et aussi parce que s'il m'arrive de prendre un jour ici la parole, je n'aurai pour convaincre d'autres armes que celles de la persuasion puisque c'est la règle dans un tel cénacle où règnent la curiosité, base de l'histoire dont l'origine grecque du mot signifie « enquête » et fondement de toute connaissance, le débat, condition indispensable du progrès de la connaissance, la courtoisie, base des relations réellement et pleinement humaines.

Peut-être me suis-je trop étendu sur mes confidences? Il est temps à présent, Mesdames et Messieurs, que je remplisse le devoir que m'impose la Tradition, celui de rendre hommage à mon prédécesseur que, par chance et grâce à son obligeance, j'ai pu dernièrement rencontrer.

Cette tâche m'a paru d'abord bien rude, car je devais évoquer un homme que je ne connaissais pas et, qui plus est, dont il me fallait rendre compte des travaux scientifiques. Mais, en fin de compte, suite à l'entretien qu'il a bien voulu m'accorder et après m'être plongé dans ses œuvres, il m'est apparu que nous étions plus proches qu'il n'apparaissait au départ. Je tenterai ici de présenter, sans doute de façon maladroite et par trop réductrice, sa carrière, ses écrits et aussi l'homme.

Jacques Larmat est né le 29 avril 1915 à Saint-Hilaire-du-Bois, village situé à quelques kilomètres de la petite sous-préfecture de Jonzac, dans le département alors appelé Charente Inférieure et devenu depuis Charente Maritime. Disons-le d'emblée, le parcours que je dois vous exposer n'est pas banal. Dans sa jeunesse en effet, le jeune Jacques n'a été scolarisé que cinq ans, entre 11 et 16 ans, et n'a connu que trois instituteurs.

En 1926-1927 : élève au « cours supérieur » de l'école primaire jusqu'au certificat d'études - dont il sortit premier du canton - puis, de 1927 à 1931, « au cours complémentaire ». Dans ce dernier, qui préparait alors au brevet élémentaire et à l'entrée à l'Ecole Normale d'instituteurs, il eut deux instituteurs pour maîtres, l'un pour les sciences et l'autre pour les lettres. Quant à l'anglais, il en suivait deux heures par semaine l'enseignement, prodigué par un maître qui l'ignorait à peu près complètement. Il déclare que ce fut là un handicap qui le poursuivit constamment.

A l'issue de ces quatre années, il se présenta à l'entrée de l'Ecole Normale de La Rochelle et y fut reçu premier. Mais, et ici je le cite : « Je l'ai fait pour faire plaisir à mes maîtres car mes parents, de tradition petite-bourgeoise catholique (plutôt que chrétienne), ne voulaient pas faire de moi un instituteur laïque. » La dernière de ces quatre années, il prépara tout seul la première partie du baccalauréat, moderne, donc avec deux langues vivantes, avec toujours cet anglais médiocre et un italien appris seul dans une sorte de manuel intitulé « l'italien sans peine » ou quelque chose de ce genre. Il fut reçu avec la mention Bien.

Ayant déménagé à Nice, où son père se trouvait pour des raisons professionnelles, il prépara en 1931-1932, une fois de plus seul, la deuxième partie du bac. Ce jeune homme ne manquait pas d'ambition : il se présenta aux épreuves des deux bacs, celui de Mathématiques Élémentaires et celui de Philosophie. Il fut reçu aux deux : mention Bien au premier et Assez Bien au second. Il qualifie lui-même les deux années qui suivirent de « flottement », faites de « petits boulots » dans la banque ou les assurances et de travail personnel mal ou pas dirigé du tout. L'année suivante 1934-1935, il est élève à l'Ecole Normale de Versailles en classe préparatoire, à l'issue de laquelle il est reçu premier au concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

Elève dans cette maison les deux années suivantes, car la scolarité alors s'y limitait à cette durée, il ne voulut pas se borner à préparer le professorat des Ecoles Normales, ce qui était le but de l'ENS : il pensait à l'agrégation et, dans cette perspective, il prépara et obtint dès la première année les certificats de Botanique et de Physiologie générale à la Sorbonne. A la fin de la seconde année, il fut reçu 1<sup>er</sup> au concours de sortie. Dès lors sa carrière d'enseignant s'ouvrait.

Nommé en 1937 à l'Ecole Normale de la Loire à Montbrison, il y resta jusqu'en 1942, avec l'intermède de la guerre durant lequel, en sa qualité de sursitaire, il passa plus de la moitié de son temps de mobilisé dans les pelotons qui le conduisirent au grade d'aspirant. Notre jeune professeur ne renonça pas pour autant à ses visées et ne perdit pas son temps. Qu'on en juge : il acquit à l'Université de Lyon les deux certificats de licence qui lui manquaient, en ajoutant même un cinquième (Géologie, Zoologie et Physique générale) où il fut reçu premier et, dans la foulée si je puis dire, il prépara le Diplôme d'Etudes Supérieures, nécessaire pour se présenter à l'agrégation, qu'il intitula « Contribution à l'étude du Cénomaniens de la montagne de Lure ». En 1942, il était reçu deuxième à l'agrégation de Sciences Naturelles. Dès lors, l'administration ne pouvait laisser un enseignant pourvu d'un tel titre dans une Ecole Normale et le nomma professeur au lycée de Bourges où il resta seulement un an. En effet, l'année suivante, le voilà professeur au lycée de Nîmes, où il enseigna de 1943 à 1953. Puis, de 1953 à 1966, il prépara aux Ecoles Normales Supérieures de Saint-Cloud et de Fontenay-aux-Roses à l'Ecole Normale de Montpellier, tout en continuant à résider à Nîmes.

Il déclare lui-même que ce fut la meilleure période de sa carrière, s'occupant d'élèves de grande qualité, sévèrement sélectionnés et peu nombreux, futurs biologistes et géologues, dont beaucoup sont à présent professeurs à l'Université, et M. J. Larmat considère qu'ils ont « réussi ».

Enfin la dernière étape de sa carrière, de 1966 à 1980, date de son départ à la retraite, s'exerça dans le cadre du CNTE (Centre National de Télé-enseignement, devenu aujourd'hui le CNED). Sa classe préparatoire ayant été supprimée, il fit valoir de sérieux ennuis vertébraux pour y être nommé. Cet enseignement par correspondance, très particulier, l'a plus intéressé par les contacts humains qu'il lui valait que par l'aspect scientifique. Peu prenant, il lui permit un travail personnel qu'il n'avait à vrai dire jamais abandonné mais qui put dès lors s'élargir et je dirais s'épanouir. En effet, à considérer les publications de Jacques Larmat, nous constatons que toute sa carrière est émaillée de multiples publications : de nombreux articles, parus dans des revues aussi solides que *L'Information scientifique*, les *Cahiers rationalistes*, *Raison présente*, et surtout trois ouvrages, dans des domaines très divers, qui constituent en fait le prolongement de son activité polyvalente en classe préparatoire. Le premier, intitulé *La génétique de l'intelligence*, est paru aux PUF en 1973, réédité en 1979, et traduit dans trois langues. La question posée, toujours d'actualité d'ailleurs, était alors au centre de débats passionnants et passionnés : « L'intelligence est-elle déterminée dès le départ par le donné héréditaire ou bien naissons-nous tous potentiellement égaux quant aux aptitudes, l'inégalité des capacités intellectuelles tenant à la seule action de l'environnement ? » On l'a compris il s'agit en fait du grand débat sur l'inné et l'acquis.

Souvent objet de prises de position *a priori*, le sujet est traité avec le plus d'objectivité possible. L'auteur présente à la fois les résultats scientifiques pouvant être considérés comme acquis et les incertitudes persistantes. Il n'est guère possible, ni même utile, puisque l'auteur lui-même s'en est expliqué ici en 1972, de développer la pensée de cet ouvrage particulièrement remarquable par les conclusions mesurées auxquelles il aboutit et que je me contente de rappeler : en l'état actuel des connaissances, il n'est pas possible de trancher dans un sens ou dans l'autre. « Il existe une part non négligeable d'inné dans nos aptitudes... (mais) l'action de l'environnement sur la réalisation de ces potentialités... est au moins aussi évidente que celle du donné héréditaire... Il est actuellement impossible de faire la part de ce qui revient aux variations du génotype et de l'environnement dans la variation du niveau intellectuel autour de la moyenne dans une population donnée... On n'a jamais démontré jusqu'ici qu'il existait une différence d'origine génétique entre les différentes classes sociales ni même entre les races humaines ».

Dans un domaine tout autre, le deuxième ouvrage s'intitule *Comment choisir une diététique*, paru chez Belin en 1985. Cette fois, il s'agit bien d'un fruit de la laborieuse retraite de notre homme. Le sous-titre qui, en l'occurrence, est plutôt un surtitre, en dit long : « Entre science et croyances. » Une fois encore l'auteur s'attaque à un vrai problème, de société cette fois, que nous ne cessons de rencontrer avec, par exemple, le développement actuel de l'obésité chez les enfants. A la fois solidement documenté sur le plan scientifique et soucieux d'expliquer clairement pour aider le lecteur à des choix raisonnés, l'ouvrage se veut utile, et je ne doute pas qu'il l'ait été et le soit encore.

Ce que j'admire le plus dans cet ouvrage c'est la façon dont, après avoir mené tout au long une enquête des plus sérieuses, l'auteur rappelle *in fine* quelques règles de bon sens. Pour être un vrai scientifique, J. Larmat n'en est pas moins un auteur avisé et un homme de terrain.

Car le départ géologique de sa carrière, paru évanoui, n'était qu'en sommeil. En effet le troisième ouvrage laisse entrevoir un homme de cœur, c'est une *Introduction à la Géologie du Gard*, en collaboration avec André Bonnet, paru chez Lacour à Nîmes en 1996. J. Larmat considère qu'il a seulement assisté son coauteur, lequel avait besoin d'une aide pour la synthèse et la rédaction. Je vous dirai en toute honnêteté que je ne me suis pas senti capable de porter une quelconque appréciation sur cet ouvrage spécialisé mais je suppose qu'il pourra rendre de réels services aux lecteurs concernés.

Malgré la longueur de cet exposé, il me faut encore ajouter quelques mots, car ce serait succomber à une vision par trop réductrice de la personnalité de Jacques Larmat si je limitais mon propos à sa carrière et à ses ouvrages. Marié en 1937 à une ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses et professeur de lettres, il lui voue une affection profonde puisque, si j'ai bien compris, c'est l'état de santé de celle-ci qui lui a fait renoncer à l'Académie. De leurs deux enfants, le fils est devenu ingénieur informaticien chez Bull tandis que la fille, magistrate, est douloureusement décédée à l'âge de trente quatre ans, événement qui a profondément marqué M. J. Larmat.

Pour le reste, tandis qu'il s'est toujours refusé à entrer dans un quelconque parti politique il est, ou a été, membre de nombreuses associations.

Il milita particulièrement dans plusieurs d'entre elles, qui lui sont particulièrement chères, comme l'Union Rationaliste, la Mutuelle Générale de l'Education nationale (MGEN) dont il fut longtemps au Conseil d'administration, le Secours Populaire Français, l'association pour le Droit de Mourir dans la Dignité et enfin Amnesty International. Cette simple et rapide énumération, malgré sa sécheresse, laisse percer les sentiments humains envers ses semblables, aux options à la fois claires, rigoureuses et généreuses.

Ces qualités d'humanité nous les retrouvons à travers les thèmes qu'il a abordés dans diverses allocutions, communications ou contributions. Celles-ci, éditées dans diverses revues, se retrouvent souvent dans les publications de l'Académie. En effet, Jacques Larmat entra en 1969 à l'Académie de Nîmes, où il succéda à Aimé Flaugère. Il y fut, durant presque trente ans, un membre respecté. Il y a présenté diverses communications, notamment sur « Académie, humanisme et culture » en 1982, « L'euthanasie » en 1983, « Vie et vivants : questions et réflexions » en 1993. D'ailleurs il fut président de cette Compagnie en 1982, année particulièrement prestigieuse marquant le troisième centenaire de l'Académie de Nîmes qui l'amena à intervenir ès qualités à plusieurs reprises, toujours avec esprit, élégance et à-propos.

Pourtant, dans l'histoire de l'Académie, sa présidence restera marquée, me semble-t-il, par sa tentative de mettre fin à la discrimination confessionnelle des groupes dont j'ai parlé plus haut, et il lui manqua une voix, je crois, pour réussir. À sa sortie de charge il s'exprimait ainsi lui-même à ce sujet : « Ce qui m'a affecté n'est pas vraiment, comme vous pourriez le croire, l'échec de ce que j'appellerais volontiers une tentative de laïcisation de l'Académie (ou plutôt de son recrutement) si je ne savais que ce terme souffre parfois, très abusivement, d'une connotation un peu sectaire ou partisane.

Non, j'ai constaté simplement, sans amertume, que « les temps n'étaient pas venus »... Et je me dis que j'aurai peut-être un peu avancé le moment d'une réforme qui me paraît aller, pour employer de grands mots, « dans le sens de l'histoire »... Non, mon vrai regret n'est pas là. Il est d'ordre plus personnel. Il vient de ce que j'ai perçu, alors que le débat se développait, que certains partisans du *statu quo* ressentaient douloureusement, presque comme une agression, une suggestion qui visait seulement dans mon esprit à améliorer encore le recrutement de notre Compagnie... Il est vrai que je n'avais pas encore entendu... la pensée de Fustel de Coulanges : « Le passé ne meurt jamais complètement ». Il est vrai surtout qu'il ne suffit pas de vivre à Nîmes quarante ans de sa vie d'adulte pour acquérir une pleine connaissance, en profondeur, de ses familles spirituelles. C'est cette alliance de fermeté dans les convictions, de souplesse dans les modalités et de délicatesse dans les sentiments qui me semble exemplaire et qui me touche le plus.

Car, faut-il l'avouer ?, je me sens proche à bien des égards de mon prédécesseur sur ce siège d'académicien. D'abord comme lui, je suis étranger à Nîmes et, comme lui, je suis néanmoins élu parmi vous ; la Provence elle-même nous lie, car sa femme était originaire de cette montagne de Lure qui forme une espèce de pendant au Luberon ; tous deux, enseignants, nous sommes passionnés par notre discipline autant que par son indispensable diffusion et sa nécessaire vulgarisation ; ensemble, malgré des apparences contraires, nous travaillons sur la vie : évidence pour le biologiste mais aussi pour l'historien, car que peut bien rechercher ce dernier à travers les morts et leurs héritages sinon à comprendre des êtres vivants ? Nous partageons encore cette fascination pour la « frontière ».

En effet, tandis qu'il s'interrogeait sur la limite entre « Comportement humain et comportement animal », titre d'une de ses publications, je me plongeais sur des immigrés, transfuges d'une dissidence vers une Église, joignant le Moyen Age au Temps de la Renaissance et de la Réforme. Enfin nous sommes tous deux convaincus, sans doute par nos expériences respectives, de l'importance, parfois capitale, des rencontres dans le cours de la vie humaine.

C'est pour toutes ces raisons. Mesdames et Messieurs, que ce ne fut pour moi, en aucun cas, une formalité, ni même seulement un devoir de vous présenter l'éloge - au vrai sens du terme - de la personne ou plutôt de la personnalité de Jacques Larmat, que vous avez bien mieux connue que moi. Ce fut à vrai dire une responsabilité, un honneur et une joie. J'espère seulement ne pas avoir trop trahi sa pensée ni été infidèle aux axes majeurs du bel itinéraire qu'il a parcouru jusqu'ici.

Au terme de mon propos j'éprouve un sentiment difficilement définissable où se mêlent la reconnaissance à votre égard pour l'honneur que vous m'avez fait et que je perçois plus comme une charge que comme une décoration, la stimulation de pouvoir, à vos côtés, m'instruire et élargir mes horizons, la joie d'avoir découvert un homme et une œuvre. Mon seul regret est que, succédant à Jacques Larmat sans pouvoir évidemment le remplacer, il ne me soit pas permis de siéger à ses côtés. Ma seule appréhension est de ne pas être à la hauteur de ce que vous attendez de moi. Ma seule ambition consiste, dans la mesure de mes moyens, de me rendre utile à cette Compagnie et à la ville de Nîmes.

Mon seul espoir réside dans votre indulgence et votre compréhension car, soyez-en certains, j'arrive avec un désir sincère de mutuelle coopération, une volonté assurée de réciproque information, une ferme intention d'ouverture à cette maison comme à la population.

Mon tout dernier mot sera pour vous remercier tous de votre patiente et bienveillante attention.

0-0-0

0